

CHAPITRE I

LA NORMANDIE ET LES VIKINGS

L'histoire et la géographie entretiennent des relations étroites, parfois épineuses et inattendues. De nos jours, dans l'idée que l'ensemble des Français se font de la France, la Normandie apparaît comme le résultat harmonieux et intangible d'une collaboration entre l'histoire et la nature. Elle a sa personnalité, son image.

Nous nous représentons la Normandie comme un pays à la fois majoritairement agricole et hautement civilisé, caractères que personne ne jugerait contradictoires dans son cas, bien qu'à l'origine la notion de civilisation se réfère aux mœurs et aux institutions qui naissent de la construction des villes. Il nous apparaît comme fortement marqué par la tradition et cependant inséré dans la modernité, traits qui comme le précédent semblent plus complémentaires qu'opposés. Du fait des stéréotypes un peu sommaires par lesquels les hommes s'emploient à décrire leurs semblables, les habitants de la Normandie, du moins ceux qui semblent incrustés dans le paysage au point que l'appellation de *Normands* revêt pour eux un sens générique, passent pour être plus prudents qu'impulsifs, plus réalistes et rationnels qu'imaginatifs et mystiques. Pourtant le pays de Flaubert, de Maupassant, d'Émile Chartier dit Alain, d'Alphonse Allais, d'Érik Satie, qui appartiennent plutôt à la branche voltairienne de l'intelligentsia française, offre de nombreux et admirables témoignages de piété et de spiritualité, sous forme de lieux de cultes et de vies exemplaires.

L'unité de cette région, qui couvre aujourd'hui cinq départements, la Seine-Maritime, l'Eure, l'Orne, le Calvados et la Manche, n'est pas démentie par son étendue, ni par la distinction, qui se perpétue de nos jours, entre la Haute et la Basse-Normandie. La première, ayant Rouen pour capitale, est formée d'une terre principalement crayeuse qu'arrosent la Seine et ses affluents ; la seconde, qui s'étend vers l'ouest et vers la mer à partir de Caen, constitue un pays de bocages vallonné et verdoyant. Les appellations de Haute et Basse-Normandie, à vrai dire quelque peu désuètes aujourd'hui, ne correspondent pas au relief mais à la proximité et à l'éloignement de ces deux territoires vus de la capitale. Cette configuration, l'unité dans la diversité, le nom même de la Normandie proviennent en partie des hasards de l'histoire. Tout comme la France, anciennement Gaule, tire son nom de la progression des Francs venus de Germanie aux IV^e et V^e siècles, et l'Angleterre, anciennement Bretagne ou *Britannia*, le sien de l'invasion des Angles, autre ethnie germanique, la Normandie se nomme ainsi depuis la prise définitive du pouvoir par les hommes venus du nord, les *Northmen* ou *Northmanni*, arrivés de Scandinavie par vagues successives, aux IX^e et X^e siècles. Alors que les Normands constituent aujourd'hui une population solidement attachée à sa terre natale depuis de nombreuses générations, le mot à son origine désignait une engeance de nomades marins pratiquant une forme particulière de piraterie, sur terre plutôt que sur mer ; on les appelle aujourd'hui les Vikings. Il en sera longuement question plus loin. Du temps de Charlemagne, la future Normandie constituait un royaume dépendant de l'Empire franc et s'appelait la Neustrie, ou plus exactement en faisait partie, car cette Neustrie s'étendait largement vers l'est et le nord. Le nom même ne fut peut-être jamais autre chose qu'une désignation artificielle, appliquée à la suite du démembrement de la Gaule mérovingienne au VI^e siècle. *Neustria*, mot hybride germano-latin signifie le *Pays nouveau* – on reconnaît l'allemand *neu*, nouveau – mais géographiquement il désignait le royaume de l'ouest, par opposition à l'Austrasie, royaume de l'est. La Neustrie s'étendait également vers le nord, incluant des régions comme l'Artois et la Picardie, mais à l'ouest s'arrêtait aux frontières de la Bretagne, restée indépendante.

Si on remonte plus loin dans le temps, avant l'arrivée massive des Francs, on se souvient que pendant cinq siècles la future Normandie fit partie d'une vaste province gallo-romaine appelée la Lyonnaise, car elle dépendait administrativement de Lugdunum, capitale à la fois des Gaules et de cette province. En réalité, l'unité politique imposée par l'Empire romain n'avait pas effacé le caractère tribal et compartimenté de la société gauloise, phase par laquelle sont passées toutes les sociétés humaines, et qui se perpétua longtemps après la conquête effectuée par Jules César. Celui-ci n'avait pas eu besoin de diviser pour conquérir et pour régner, la division existait déjà, malgré la communauté de langue, de mœurs et de croyances que formaient, vu d'une hauteur théorique, les peuples de la Gaule. Il n'y avait pas de nation gauloise. Le morcellement du territoire et de sa population en tribus gouvernées par des chefs coutumiers, souvent opposées entre elles par des conflits tenaces, avait permis à César et à ses lieutenants de s'emparer de tout le pays morceau par morceau. Quand le chef arverne Vercingétorix tenta de constituer une armée gauloise pour faire front à l'envahisseur, il était déjà trop tard. César avait déjà soumis une grande partie des tribus, et cette soumission prenait souvent l'aspect d'une collaboration étroite, y compris de nature militaire. Parmi les assiégeants d'Alésia, il y avait des supplétifs gaulois et certains d'entre eux venaient sans doute des régions proches de la Manche.

Dans sa remarquable *Histoire chronologique de la Normandie et des Normands*¹, Jean Dubuc dresse une carte des dix grandes tribus qui peuplaient la région au temps de la conquête romaine. D'est en ouest se trouvaient les Vallocasses, autour de Rotomagus, qui devait devenir Rouen; les Calètes, habitants du pays de Caux; les Aulerques et les Éburoviens, qui ont donné leur nom à Évreux; les Lexoviens, les Ésuviens, les Viducasses, les Abrincates et pour finir les Unelles, occupants du Cotentin. Ils étaient tous celtes, comme les autres habitants de la Gaule, parlaient la même langue, ou du moins des dialectes issus du même tronc commun, pratiquaient la même religion druidique. Leurs lointains ancêtres étaient sans doute venus eux aussi par vagues déferlantes de l'est et du sud de l'Europe, à partir du iv^e siècle avant

1. Éditions du Patrimoine normand, Marigny, 2003.

Jésus-Christ, mais ils en avaient perdu le souvenir et constituaient une population autochtone.

Comme partout en Gaule et dans le monde où le cloisonnement tribal engendre un esprit de clan qui préexiste au sentiment national et l'emporte sur la nécessité de l'union, même devant la menace d'un ennemi commun, les tribus n'avaient pas résisté ensemble à la machine de guerre de César et avaient fini par se soumettre, non sans soubresauts, à la colonisation romaine. Toutefois l'Auvergne ne fut pas la seule région à se défendre héroïquement contre l'invasion. La future Normandie sut aussi s'organiser et combattre, quoique finalement vaincue par le hasard de la guerre et par un ennemi rusé autant qu'acharné. Dans *La Guerre des Gaules* (III, 19) César relate un épisode qui se déroule au commencement de l'année 56 av. J.-C., probablement dans le Cotentin, où les Unelles, aidés de combattants appartenant à quelques autres tribus, affrontèrent, sous la direction du chef de guerre Viridorix, trois légions romaines. Une légion comportait de 4 000 à 6 000 hommes, où les diverses armes, infanterie, cavalerie, artillerie, se combinaient en un système redoutablement efficace. C'est dire l'importance de la bataille, et rappeler que César et ses lieutenants trouvaient parfois en face d'eux des forces capables de leur résister. Les Romains, commandés par Quintus Titurius Sabinus, usèrent d'une ruse traditionnelle ; faisant mine, quand les deux armées se trouvèrent face à face, de refuser le combat, de reculer et même de s'enfuir, ils attirèrent les Gaulois dans un piège. Arrivés en un endroit, non précisé par César, qui ne donne guère de détails topographiques dans ses mémoires, où ils bénéficiaient d'un avantage stratégique ainsi que de renforts dissimulés, ils se retournèrent contre les ennemis qui s'étaient imprudemment mis à les poursuivre dès qu'ils avaient tourné le dos, et remportèrent la victoire.

Cet incident a quelque pertinence ici car il fait penser à un épisode analogue qui, selon la légende, assura la victoire de Guillaume de Normandie sur les Anglais à la bataille dite de Hastings, plus de mille ans après. Vaincus militairement, moralement subjugués, les Gaulois de cette région non seulement reconnurent leur défaite mais ils devinrent les alliés des Romains, voire leurs sujets dociles – première étape vers la co-citoyenneté gallo-romaine – de sorte que, alors que la victoire finale

de César sur l'ensemble du pays n'était pas encore consommée, certains d'entre eux s'enrôlèrent dans les légions et même participèrent au siège d'Alésia, comme indiqué plus haut, quatre ans plus tard. Il en va ainsi des grands chefs de guerre, avant et après Jules César, qui bénéficient de la terreur qu'ils inspirent, de leur réputation quasi surnaturelle d'invincibilité, de l'admiration que suscitent leurs vertus militaires, réelles ou supposées, en un temps où la vaillance guerrière est considérée comme la valeur suprême. Ce type de situation se retrouve sous diverses formes en divers lieux et en divers temps. Guillaume de Normandie dit le Conquérant forme ici un exemple tout trouvé.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets. La Gaule romaine ne fut guère plus capable que d'autres contrées de défendre ses frontières contre les envahisseurs venus de l'est. Comme toujours, la division du pays en tribus le rendait peu apte à s'unir contre un ennemi commun, même inférieur en nombre, non seulement à l'ensemble de la population mais aussi à celui des hommes en âge de porter les armes. Il est vrai que les Francs constituaient des armées puissantes, assez puissantes pour mettre fin à certaines institutions gallo-romaines, non à l'appartenance de la Gaule à la chrétienté. On connaît l'importance de la conversion de Clovis qui eut lieu entre 496 ou en 508, selon certains historiens. Un geste analogue, aux conséquences également importantes, se produisit en 912, quand Hrolf, alias Rolf ou Rollon, chef viking de la partie de la Neustrie devenue Normandie, se convertit au christianisme.

LES VIKINGS

Les Vikings entrent donc en scène, inévitablement, puisqu'ils se sont bel et bien emparés de cette partie de la Francie et que le duc Guillaume, personnage principal de la tumultueuse épopée narrée au cours des pages qui vont suivre, descend directement du Rollon mentionné ci-dessus. Pour commencer, le nom même de *Vikings*, qui dans notre vocabulaire désigne un peuple de pirates, de pillards, d'aventuriers ou de conquérants venus de Scandinavie, est peu utilisé dans les chroniques médiévales. Il n'est devenu courant qu'au XIX^e siècle

et plus encore au xx^e car il ne figure pas dans le dictionnaire de Littré. Son origine est assez obscure. En vieux norvégien, ou norrois, le mot *vik* a désigné une crique, une anse, d'où une association sémantique avec les marins scandinaves qui partaient de ces ports naturels vers leurs aventures et y revenaient avec leur butin. On sait aussi que le mot *wicing*, nom abstrait de genre féminin, a signifié en vieil islandais l'activité elle-même du maraudage océanique. Dans les chroniques datant des XII^e et XIII^e siècles, on rencontre le mot *vikingr* pris au sens de *guerrier*, d'où l'hypothèse qu'il vient du vieil anglais *vic* qui signifiait un camp militaire. Il a même été supposé que le mot pouvait avoir une source latine, de *vicus*, village. Ni le latin ni le village ne semblent appropriés à l'origine et à l'activité des Vikings mais cette étymologie n'a rien d'impossible, du fait que les dérivations lexicales et sémantiques suivent parfois des voies imprévisibles. Toujours est-il que l'appellation de *Vikings*, très courante de nos jours, ne figurait pas dans le vocabulaire usuel pendant la période de leur expansion, qui va du VIII^e au X^e siècle. Les contemporains les appelaient les hommes du Nord, ou les Danois, car c'est du Danemark que partaient souvent leurs expéditions.

Les rois danois étaient des personnages puissants et remuants dont les ambitions visaient au-delà de leur presqu'île. D'ailleurs, la presqu'île actuelle ne formait qu'une partie de leur royaume, aux frontières fluctuantes. Le nom même de la Norvège, littéralement le chemin du nord, indique la situation septentrionale de ses habitants. Toutefois, quand ils quittaient leur pays natal pour essaimer vers des contrées connues ou inconnues, ils ne se dirigeaient pas seulement vers le sud. Ils partaient dans toutes les directions, y compris parfois vers le continent qui ne s'appelait pas encore l'Amérique. On a établi que, d'une façon générale, les Vikings qui se sont installés dans les terres vierges de l'Islande et du Groenland, ainsi que ceux qui se sont répandus en Europe de l'Ouest, venaient des régions qui correspondent au Danemark et à la Norvège, tandis que les aventuriers partis de Suède se dirigeaient plutôt vers l'est, notamment vers la Russie. Une tradition dit – mais on ne sait pas très bien où s'arrête l'histoire et où commence la fable – que les dynasties de tsars qui ont régné sur l'immense empire russe jusqu'à la révolution de 1917 descendaient d'un Viking du nom de Hrörekr,

alias Rörík ou Rurik, venu peut-être de Suède, qui s'établit avec des membres de sa tribu à Novgorod en 862. On ne sait pas grand-chose de ce personnage, qui reste en partie légendaire. Il est certain qu'un important groupe scandinave, appelé les Varangiens ou Varègues, a sillonné, par vagues successives, la Pologne, la Russie, l'Ukraine ; que certains de ses membres sont descendus jusqu'à Byzance et ont fait partie d'une garde prétorienne appréciée des empereurs. Ils voyageaient donc sur terre et sur les fleuves Dniepr et Volga, fournissant aux pays qu'ils traversaient aussi bien des chefs que des mercenaires, des messagers, des artisans, des transporteurs de marchandises ou des convoyeurs d'hommes. On peut supposer que dans la grande majorité des cas ces émigrants appartenaient au sexe masculin, et que même une fois fixés quelque part ils n'avaient pas l'intention de faire venir femmes et enfants. Ils n'en avaient probablement pas mais leur nomadisme avait des limites. À une telle distance de leur pays natal, leurs rangs inévitablement éclaircis par les tribulations d'un si long voyage, ils s'installeraient là où la destinée les conduirait. Ils adopteraient la langue, les mœurs, la religion de leur nouveau pays, et ils y prendraient femme. Ces traits se retrouvent à des degrés divers chez les aventuriers nordiques qui par la voie maritime se répandirent vers l'ouest et le sud, particulièrement ceux qui donnèrent à la Normandie son nom, ses ducs, et une partie, difficile à mesurer avec précision, de sa population. Beaucoup d'entre eux, comme on le sait, pratiquèrent un type d'incursion qui tenait de la piraterie la plus barbare, inspirant la terreur partout en Europe, particulièrement en Gaule, même dans les régions éloignées de la mer. De toutes les parties d'Europe, la Scandinavie fut la plus tard venue au christianisme. Ses habitants passaient pour des démons venus d'un pays inconnu et lointain, en marge de l'humanité familière.

Parmi les textes qui subsistent de l'historiographie ancienne, la première mention des peuples de Scandinavie se trouve dans Tacite, au chapitre 44 de sa *Germanie*, écrite vers l'an 98. En fait Tacite en parle comme d'un ensemble de tribus germaniques établies au nord du pays et aussi de l'autre côté de la mer, ou dans des îles :

Au-delà des Lygiens habitent les Gothons, soumis à des rois dont la main se fait déjà plus sentir que chez les autres nations germaniques, sans que la liberté cependant soit encore opprimée. Plus loin au bord de l'Océan, sont les Rugiens et les Lémoves. Toutes ces nations ont pour signe distinctif le bouclier rond, l'épée courte, et leur respect pour la royauté. On trouve aussi dans l'Océan même les cités des Suiones, aussi puissantes par leurs flottes qu'abondantes en armes et en guerriers. Leurs vaisseaux diffèrent des nôtres en ce que, les deux extrémités se terminant en proue, ils se présentent toujours dans une direction commode pour toucher le rivage. Ce ne sont pas des voiles qui donnent le mouvement, et les rames ne sont pas attachées par rangs aux deux flancs du navire; elles sont libres comme sur certains fleuves, et se transportent au besoin de l'un à l'autre bord.

Les Suiones correspondent sans doute aux futurs Suédois, dont Tacite situe la résidence permanente dans des îles, ce qui montre que sa connaissance de la géographie nordique est limitée. Au moment où il écrit son texte, les Romains, encore accablés par la défaite de Varus près d'un siècle plus tôt, ont renoncé à affronter les Germains et même à explorer leur territoire, à plus forte raison vers le nord, vers ce mystérieux royaume de Thulé perdu dans les glaces, les brumes et les légendes. La description que fait de ses habitants l'auteur de *La Germanie* contient surtout un éloge de leurs mœurs primitives, du relatif égalitarisme de leur société, de leur patriotisme farouche – comme dans la Rome des origines le pays n'a nul besoin de recourir à une armée de mercenaires et de professionnels, les citoyens étant tous des guerriers, tout cela contrastant avec la décadence morale, politique et sociale qui mine l'Empire romain. On remarque que le premier trait qui frappe Tacite au sujet des tribus du nord est la forme de leurs boucliers et la taille de leurs épées. Un peuple se définit d'abord par ses armes. Il n'est pas surprenant qu'il considère les hommes de cette région maritime comme appartenant à la Germanie. Les langues scandinaves appartiennent à la famille des langues germaniques. Le peuplement de la Scandinavie s'est fait du sud vers le nord, où les immigrants venus de Germanie ont conservé leurs croyances païennes plus longtemps que